



CHANSONS SATIRIQUES

DE

PAUL-FRANÇOIS CASTELLAN

Surnommé le « BÉRANGER LYONNAIS »

Lyon en 1814-1815

CHACUN sait quel rôle la chanson a, de tous temps, joué en France; on chansonne tout, — c'est dans le caractère du peuple français, — on rit de tout; on blague tout, quitte à payer, suivant le mot de l'homme d'Etat sceptique: « Ils chantent; ils payeront! »

« La chanson, c'est notre revanche des désenchantés et de la roserie à la mode, — écrit à ce propos avec tant d'humour et de fibre patriotique Armand Silvestre, dans sa charmante préface aux merveilleuses Chansons d'Ernest Chebroux, — c'est notre revanche à nous qui croyons encore au soleil, à la patrie, à l'amour, à l'avenir! Elle nous vient de si loin, la Chanson française, qui célébra nos anciennes victoires, pleura nos fréquentes défaites et tint tout haut les cœurs

quand défaillaient aux mains les épées, la bonne nourrice de notre originelle gaieté dont le lait coulait aux rouges mamelles de la vigne, la vengeresse de nos revers et la revendicatrice de nos droits, la chanson libertaire montant des poitrines de la foule vers les aurores libératrices, celle qui console le peuple opprimé et salue les temps nouveaux ! »

Lyon eut, comme Paris, ses chansonniers, ses poètes tour à tour satiriques ou lyriques.

Sous la Ligue, Pillehotte, l'imprimeur patenté des Ligueurs, inondait Lyon de pamphlets commandés aux plumes les plus acérées.

Plus près de nous, Lyon eut son Béranger, celui qui va nous occuper dans cette simple étude, Paul-François Castellan, qui cingla, avec tant de verve, les travers de la Restauration.

En 1848, les chansons de Pierre Gras firent fureur à Lyon ; et Béranger ne craignait pas d'écrire au chansonnier populaire :

« J'ai été garçon d'auberge, et, si j'avais su faire les sauces aussi bien que vous tournez les couplets, ma bonne tante ne m'eût pas grondé si souvent ; mais, hélas, je n'ai jamais même su faire cuire des œufs à la coque. Aussi la pauvre et digne femme, qui vit encore, grâce au ciel, dit-elle quelquefois que je n'étais bon à rien qu'à faire un homme de lettres. » On ne saurait tourner avec plus de bonhomie un compliment bien mérité.

Pierre Gras habitait à Lyon, rue Malesherbes, n° 14.

Après lui vient Pierre Dupont le chantré de la nature, des paysans et des carriers. Son frère est mort, il y a un mois à peine. Il n'assistera pas à l'apothéose que préparent à notre grand chansonnier lyonnais les amis du Caveau et de la Chanson Française.

Mais, tandis que Pierre Gras, en 1848, faisait chanter par la foule ses *Déshérités* ; la *Démocratie de Justine* ; *Liberté, Égalité, Fraternité* ; le *Retour de la Belle-Poule* ; les *Voix en faveur de la Pologne*, qu'on reprenait en chœur dans les clubs, aux « Petits-Pères » et ailleurs, Boitel, le célèbre imprimeur, fondateur de la *Revue du Lyonnais*, publiait, sans nom d'auteur, un recueil de chansons satiriques qui fit un bruit énorme.

Ah ! elles étaient mordantes, ces chansons sur des airs de Pont-Neuf que le peuple fredonnait et qui n'épargnaient guère les grands !

Leur apparition causa un véritable scandale et ce petit in-12 de 84 pages fit plus de tapage dans les salons que toutes les proclamations de M. Reveil, le maire de Lyon.

Bientôt la plaquette devint introuvable et M. Jean-Louis-Antoine Coste fut assez heureux pour en sauver un exemplaire qu'il mit dans sa précieuse collection.

Naturellement, ni Péricaud, ni Monfalcon n'osèrent introduire le petit opuscule satirique dans la bibliothèque de la ville. Le pamphlet moqueur n'eût pas été admis par messieurs les Censeurs. Il fallut que M. Aimé Vingtrinier l'y introduisît avec tout le fonds Coste, où il figure sous le n° 12606, pour que l'œuvre de Castellan fût sauvée de l'oubli.

Mais si le catalogue Coste, heureusement dressé avec le plus grand soin par M. Aimé Vingtrinier, avait pris soin de citer le nom de l'auteur des chansons : « *Histoire de Lyon sous la Restauration, à l'aide des chansons de cette époque (par Castellan), Lyon, Léon Boitel, 1848, in-12, 84 pp.* », en revanche le petit livre était sans nom d'auteur et, sans la note opportune de notre excellent ami Vingtrinier, Castellan fût resté oublié pour tous.

Qu'était-ce que ce pamphlétaire, surnommé le « Béranger

lyonnais » ? Paul-François Castellan était né à Carpentras, le 8 janvier 1787. Il vint à Lyon, se fit journaliste et surtout chansonnier sous la Restauration à laquelle il fit une guerre acharnée, et mourut dans notre ville le 1^{er} mars 1853.

Son pamphlet contre la Restauration et les royalistes n'eût jamais trouvé imprimeur sous les Bourbons ; il n'en trouva pas davantage sous Louis-Philippe. Boitel profita de la République de 1848, par faire connaître ces chansons, sans crainte du scandale.

A cette époque, Castellan, membre du Comité exécutif de Lyon, était secrétaire particulier du maire, M. Reveil.

Nous avons dit que le bruit fut énorme.

Aujourd'hui, après cinquante années, les chansons de Castellan nous amusent, mais personne n'aurait la mauvaise grâce de s'en effaroucher.

Il y a quelques jours la *Curiosité historique et militaire* (1) publiait une notice inédite « *Sur les événements arrivés à Lyon depuis le 15 décembre 1815, jusqu'au 1^{er} mai 1817, par M. le baron de Maringoné, maréchal de camp, commandant le département du Rhône.* »

Je recommande ces quelques pages pleines d'intérêt et de révélations curieuses aux érudits, aux historiographes de Lyon.

Nul n'ignore dans quel désarroi se trouvait alors le département du Rhône qui avait tant souffert par les réquisitions de toutes sortes qui avaient été faites par le général Bubna, pour le services des armées alliées. M. le baron de Maringoné constate, dans ses notes, combien ces réquisitions avaient indisposé les esprits et occasionné un mécontentement presque général.

(1) 18, rue des Grands-Augustins, Paris.

En lisant cette notice, je me suis rappelé un manuscrit qui dormait dans mes tiroirs, épave d'un bric-à-brac. Ce n'était autre chose qu'une partie du manuscrit de Castellan, annoté de la plume même de Boitel.

Il contenait toute une série de chansons satiriques curieuses sur les événements qui se déroulaient à Lyon en 1814 et 1815.

J'ai comparé le manuscrit au petit opuscule sans nom d'auteur du fonds Coste, de la Bibliothèque de Lyon, (n^{os} 12.606-353.279). Les notes en renvoi du manuscrit sont parfois plus complètes que celle du livre; elles portent de nombreuses ratures, pour ne laisser enfin que le texte imprimé, ce qui enlève tout soupçon sur l'authenticité de son origine. Ce sont les notes de Boitel fournies pour l'impression des Chansons de Castellan.

L'ouvrage étant excessivement rare aujourd'hui, on nous permettra de donner ici quelques extraits de ces satires mordantes.

*
**

C'est d'abord un « *Pot-pourri en quatre parties* » intitulé : « 1814, OU LES AUTRICHIENS PRÈS DE LYON »; puis, « les CENT JOURS, » où l'auteur abandonne les pots-pourris pour prendre l'air populaire de la complainte classique.

On sait qu'à la fin de 1813, l'armée coalisée envahit la France, par la Suisse et la Bourgogne. Nous allons, en citant quelques couplets de Castellan, nous aider des notes explicatives si curieuses de Boitel.

Napoléon, à bout d'expédients, mais non de courage, ordonna la formation d'une armée de l'Est. Chaptal, comte

de Chanteloup, commissaire extraordinaire, avait les pouvoirs les plus étendus dans la 19^e division militaire et invita les Lyonnais à se former en corps de partisans.

Mais le général autrichien Bubna, qui avait pris Genève, marchait à grands pas sur Lyon, lançait ses troupes sur Bellegarde et Seyssel, poussait son avant-garde jusqu'à Montluel et arrivait bientôt sur le plateau de la Croix-Rousse.

Avec un peu d'audace, il se fût emparé de Lyon sans coup férir, la place ne comptant que neuf cents hommes de troupes, trente gendarmes, soixante hussards, et le dépôt du 24^e de ligne, point de vivres, point de munitions ; enfin une population indifférente et démoralisée.

Lyon avait alors pour préfet le comte de Bondy et, comme maire, le baron d'Albon. Ceux-ci lancèrent force proclamations pour réchauffer l'ardeur des Lyonnais, mais sans résultat. Leurs phrases sonores ne trouvaient aucun écho dans le peuple. On reprochait du reste ouvertement au baron d'Albon d'être peu enthousiaste pour l'Empereur qui l'avait nommé et, comme tous les gens de l'ancien régime, de voir sans trop de répugnance un changement dans l'ordre des choses.

Voici qu'alors entrent en ligne la satire et la chanson populaire. Le pot-pourri qui nous intéresse débute par une première partie, intitulée : LE CONSEIL MUNICIPAL.

LE MAIRE (M. le baron d'Albon)

(Air : *Y a d' Vognon...*)

Qu'ici chacun émette
Sa libre opinion
N'allons pas fair' d'boulettes,
Aux portes de Lyon

Y a d' l' ognon.
 Y a d' l' ognon, d' l' ognon, d' l' ognette
 Y a d' l' ognon !

UN ADJOINT (M. le comte de Laurencin)

(Air : de *Malbrouk*)

Notre ennemi s'avance :
 C'est ici qu'il faut de la prudence.
 Par notre résistance
 Follement irons-nous
 Provoquer son courroux ?
 Messieurs, qu'en pensez-vous ?...

UN CONSEILLER

(Air : *Ce mouchoir, belle Raymonde...*)

Permettez que je réponde !
 Il est de notre intérêt
 Que les bourgeois à la ronde
 Chaque nuit fassent le guet.

LE MAIRE

Ne dérangez pas le monde !
 Laissez chacun comme il est !

Nous assistons alors à une délibération amusante :

1^{er} CONSEILLER

(Air : *Bonsoir la compagnie*)

Allons !
 Délibérons !
 Que doit-on faire
 Dans cette affaire ?

2^e CONSEILLER

Il faut délibérer,
Se préparer
Sans différer.
Avons-nous du canon ?
Et de la poudre ?

LE MAIRE, *se levant*

Non !

Et il lève la séance avec une habileté que lui envierait
notre excellent maire actuel :

La séance est finie,
Bonsoir la compagnie,
Bonsoir jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir,
Bonsoir !

C'est ainsi qu'on comprenait la défense de Lyon contre
les alliés.

On devine la satire mordante contenue dans cette
consultation municipale. Voici maintenant les « *Propos des
habitants* ».

UN HONNÊTE CITOYEN

Air : *Quel désespoir !...*

Quel désespoir !
Les ennemis à notre porte !
Quel désespoir !
Si l'on allait les recevoir !
L'ardeur qui nous transporte
En vain peut tout oser.

La trahison plus forte
Vient tout paralyser.
Quel désespoir !

Viennent les DAMES ÉPLORÉES qui, sur l'air : *Il faut quitter Golconde*, regrettent de se voir contraintes de quitter Lyon. Tous les vieux airs de nos grand'mères, tous les refrains de l'ancien Caveau défilent dans ce pot-pourri.

Un *capitaliste*, se console sur l'air de : *Et qu'est-ce que ça m'fait à moi* :

.....
D'être de France ou d'Autriche
Parents, patrie et loi
L'argent seul est tout pour moi.

On se croirait en pleine fin de siècle. Rien n'a changé depuis 1815, et le *capitaliste* de nos jours montre qu'il a le même attachement pour la patrie et..... pour son argent.

Un *habitant de Bellecour*, — c'était à la mode à cette époque de croquer les habitants de Bellecour où se réfugiait la bourgeoisie prud'hommeque, — conseille à ses concitoyens sur l'air : *A la papa*.

.....
De recevoir un vainqueur
Rempli d'honneur.
Il respectera
Le Lyonnais docile.
Monsieur de Bubna
Traitera notre ville
A la papa.

On voit par les déclarations de M. le baron de Maringoné, comme Bubna traita paternellement Lyon.

Puis une CI-DEVANT MARQUISE s'inquiète de ne pas voir encore les troupes autrichiennes chasser l'usurpateur, — c'est comme on le voit la satire dans toute sa verdeur et toute sa cruauté. — On attend Bubna comme un libérateur.

Ce sont les tracas de la route
Qui le retiennent loin d'ici,
Mais il sera venu sans doute
Pour mon boston de mercredi.

UNE VIEILLE COMTESSE, ajoute, sur l'air : *Il ne revient pas ; où peut-il être :*

Il ne vient pas, où peut-il être ?
Ce cher Bubna, tout notre espoir !
Et cependant il doit connaître
Notre empressement à l'avoir (*bis*).

A la satire incisive qui éclate dans chacun de ces couplets, on comprend aisément toute la colère que ce pamphlet devait soulever dans la société royaliste de Lyon, et les haines que Boitel n'avait pas craint d'accumuler sur sa tête, en éditant l'opuscule de Castellan... Je poursuis.

On apprend alors que M. de Chanteloup, prévoyant un danger, a trouvé plus simple de quitter Lyon aussitôt que les circonstances le lui ont permis, et un loustic lui chante sur l'air : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé ?*

L'avez-vous vu le sénateur ?
Il a quitté la ville.

.

Le sénateur, comte de Chanteloup, commandant extraordinaire du gouvernement dans le Rhône, abandonna vite son poste. Mais il avait, pendant son séjour à Lyon, inondé

la ville de proclamations qui n'intimidaient pas plus l'armée d'invasion, qu'elles ne réchauffaient l'ardeur des défenseurs, Aussi un *mauvais plaisant* chante-t-il sur la fin de l'air du vaudeville d'« *Arlequin afficheur* » :

Oui ce cher comte était l'espoir
A la fois du pauvre et du riche ;
Dans un danger il eût fait voir.....
Quelque nouvelle affiche.

Nous arrivons à la troisième partie du pot pourri : LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES.

Un capitaine de Grenadiers de la garde nationale, commandant le poste de la barrière Saint-Clair, à ses soldats qui lui réclament des munitions, répond sur l'air : *J'ai du bon tabac* :

Messieurs mes soldats,
J'ai trois cents cartouches,
Messieurs mes soldats
Vous n'en aurez pas ;
Tout aussitôt mettez l'arme à bas !
Messieurs.

UN PARLEMENTAIRE AUTRICHIEN

Messieurs, mon escorte
Est près de ce lieu
Ouvrez-moi la porte
Pour l'amour de Dieu !

SOMMATION DU COMTE DE BUBNA

(Air : *N'en demandez pas davantage...*)

Lyonnais, à mes bataillons.
Permettez un peu de pillage.
Préparez-nous des rations,
Vos logements et votre hommage.

Livrez-nous vos biens
Et les Autrichiens
N'en demandent pas davantage

LE PEUPLE

(Air : *Tu n'auras pas, petit polisson!...*)

Tu n'auras pas, p'tit polisson
Ce que l'on pense
De la France,
Tu n'auras pas, p'tit polisson,
Ce que tu penses de Lyon.

Le parlementaire s'éloigne et le peuple lui chante :

Bon voyage, m'sieur l'Autrichien
A Miribel, débarquez sans naufrage.

Quand un habitant de la Guillotière, arrivant tout essouffé, s'écrie sur l'air : *Et gai, gai, gai, mon officier !*

Et gai, gai, gai, rassurez-vous !
Votre peine est finie.
Et gai, gai, gai, rassurez-vous !
On vient nous sauver tous.
Une troupe aguerrie
S'avance vers ces lieux,
Et la horde ennemie
Retourne à Meximieux.

En effet au moment où tout semblait faire prévoir une prompte capitulation de Lyon, on apprenait l'approche de l'armée d'Augereau arrivant de Grenoble. Son avant-garde faisait son entrée dans le faubourg de la Guillotière et Bubna se repliait sur la Pape et Montluel.

Mais Augereau, à qui on avait annoncé la présence à Lyon de 10.000 hommes de garnison, y rencontra à peine 1.200 gardes nationaux, commandés par le colonel de la Roue, colonel à ailes de pigeon, poudré à frimas et parfaitement ridicule. Aussi la satire ne l'épargne-t-elle pas :

LE COLONEL

(Air : *De la Fricassée*)

Messieurs, ça fait plaisir à voir
 Qu'au même zèle
 Chacun de vous fidèle,
 Soir et matin, matin et soir
 Ait constamment fait son devoir

UN CHEF DE BATAILLON

Pouvait-il en être autrement ?
 Vous commandez si joliment !

Malgré le beau commandement du colonel de la Roue, le zèle d'Augereau et de Suchet, il faut capituler après la perte de la bataille de Limonest et l'armée de Lyon se retire sur l'Isère et sur Valence, par les ponts Morand et de la Guillotière, sans être inquiétée.

40.000 Autrichiens occupent Lyon.

Enfin, le 8 avril, le Conseil municipal de Lyon proclamait la déchéance de Napoléon et acclamait Louis XVIII, sur les conseils de M. d'Albon, qui échangeait la cocarde tricolore contre la cocarde blanche et, dans une proclamation au peuple de Lyon, félicitait les « augustes et généreux souverains (les Alliés) dont une ligue sans exemple dans

l'histoire n'avait pour but que de reconstruire l'édifice social sur des proportions plus largement combinées et d'offrir à l'admiration de l'univers le spectacle de la grande famille européenne unie, pour des siècles, par les liens d'une paix inaltérable. »

Le lyrisme du maire de Lyon ne lui réussit pas. Les classes ouvrières ne pouvaient supporter la présence de l'étranger et souffraient de voir le drapeau blanc sur l'Hôtel de Ville.

*
**

Mais revenons à notre complainte qui nous conduit aux Cent-Jours et au séjour du comte d'Artois à Lyon. C'est, comme on le voit, une sorte de revue pittoresque et tintamarresque de toute cette période si mouvementée de l'histoire de Lyon.

Nous avons vu les Autrichiens occupant Lyon et le drapeau blanc arboré sur l'Hôtel de Ville. Le quai de la Charité, en construction, était dénommé « Quai Monsieur », en exécution d'une délibération prise en 1775, à l'occasion du passage à Lyon de Monsieur et de Madame. Enfin on rétablissait sur la place Bellecour la plaque en marbre noir que l'on voit encore à l'angle de la rue Victor-Hugo et qui porte l'inscription : « Place Louis-le-Grand ».

Le 22 novembre 1814, MM. de Chabrol et de Fargues sont nommés préfet et maire de Lyon, avec des couleurs politiques très prononcées, ce qui ne fait qu'accroître le mécontentement général. Aussi les esprits étaient-ils inquiets et tout disposés à une nouvelle révolution.

Le 4 mars 1815, on annonce le débarquement de Napoléon, retour de l'Île d'Elbe.

C'est l'occasion pour MM. de Chabrol et de Fargues de lancer des proclamations virulentes.

Ici l'auteur des chansons satiriques reprend sa plume et sa verve et, dans une COMPLAINTÉ, sur « *l'air obligé de toutes les plaintes* » chante « *l'arrivée subite de Napoléon à Lyon le 18 mars 1815, et le départ non moins subit de S. A. R. M^{gr} le Comte d'Artois, Monsieur, fils de France et de Navarre, les jours, mois et an que dessus.* »

Filles et garçons d'tout âge,
J'veux vous faire en ce moment
Le récit d' l'événement
Dont chez nous plus d'un enrage,
Mais dont d'autr's en même temps
Sont fort joyeux et contents.

On voit que l'auteur de la complainte ne dissimule guère ses sentiments bonapartistes. Alors commence le récit promis :

Le bruit courait dans la ville
Qu'un beau jour Napoléon
Du rôle de Robinson
S'ennuyant fort dans son île
D'Elbe, avait incontinent
Passé sur le continent.

La complainte populaire a de tout temps fait fureur en France. Celle-ci pétille d'esprit et de verve moqueuse. On n'en dirait pas autant de celles que les camelots hurlent de nos jours, en nous narrant, en un style idiot et des vers

burlesques, les exploits de Gonachon, ou l'exécution de Vacher.

La satire ajoute :

Que sa garde prétorienne
L'aidait dans tous ses projets,
Et qu' les fidèles sujets
D'sa Majesté très chrétienne
Accueillaient l'*Usurpateur*
Aux cris d' : *Vive l'Empereur !*

Naturellement nul ne voulut croire, à Lyon, à l'authenticité de la nouvelle ; et, dans les salons, ce fut un émoi général quand on affirma que Napoléon s'avancait à grandes journées et que l'Aigle s'apprêtait à voler de clochers en clochers...

Véritable était la chose ;
L'maire l'proclame un matin,
Disant : « l'Homme du Destin,
« De venir chez nous s'propose,
« Mais à ça l'gouvernement
« Refus' son consentement. »

Malgré la proclamation du maire et le refus de consentement du gouvernement, il fallut cependant se rendre à l'évidence et préparer la résistance.

Pour le prouver nous arrive
Monseigneur l' duc d'Orléans :
Il est à peine céans
Qu'en bataille décisive
C' grand blagueur de *Moniteur*
Lui fait batt' l'*Usurpateur*.

Les fausses nouvelles ont été semées de tout temps, et la presse de nos jours n'en a pas le mérite de l'invention. Mais Bonaparte ignorait sa propre défaite; il était déjà à Grenoble et marchait sur Lyon.

Alors voyant que ça presse
Le Roi dépêche à Lyon
Le héros dont Trianon
Admira jadis l'adresse,
Et qui d'puis à l'Il' de Rhé
S'est encore plus illustré.

Mais ni le comte d'Artois, ni Macdonald n'arrivent à soulever l'enthousiasme des populations pas plus que celui de la troupe. Le comte d'Artois organise alors la défense de Lyon.

Il fit mett' des chevaux d' frise
Au milieu du pont Morand,
Sur l'aut' pont également
Encor des chevaux de frise ;
D' sorte qu'on vit qu' ces chevaux-là
Du prince étaient le dada.

Après ces préparatifs de défense, Monsieur passe, comme on le sait, la revue des troupes à Bellecour et cherche à faire crier « *Vive le Roi* », dans une proclamation spirituellement parodiée par la complainte.

A cett' harangue guerrière
Nulle bouche ne répond ;
Le silenc' le plus profond
Règne sur la ligne entière ;
L' princ' pouvait s'en chagriner,
Il aimait mieux..... déjeuner.

Il alla se mettre à table,
Et tandis qu'il s' restaurait
Sans nul obstacle avançait
La vieill' garde impériale.

On vient l'annoncer au comte d'Artois, pendant son
dèjeuner.

C' que sachant quelqu'un s'avise
De dire à Monsieur : — Su' l' pont
« Les grognards de l'autre sont.
« — Eh bien! mes chevaux de frise,
« Répond l' Prince, y sont aussi,
« N'ayons donc aucun souci! »
« — Non, ils n'y sont plus Altesse,
« Les grognards, peu délicats,
« Aidés par nos propr' soldats,
« Les enlevant pièce à pièce,
« Dedans le Rhône profond
« Leur ont fait fair' le plongeon. »

Si la rime n'est pas toujours riche, — ce qui n'est pas
absolument nécessaire dans une plainte, — la verve ne
tarit jamais. Voilà donc le comte d'Artois qui se lève
précipitamment de table :

« Quoi, mes ch'vaux d'frise, riposte
« Monseigneur, ont fait le saut?
« Alors, courez au plus tôt
« Quérir mes chevaux..... de poste,
« Vite, vir' dépêchez-vous!
« Je veux retourner chez nous! »

Il était 11 heures du matin; il se fait en effet seller un
cheval et s'enfuit à toutes brides de Lyon, accompagné

d'un seul garde national à cheval, d'autres disent d'un hussard que Napoléon se fit présenter et qu'il décora...! Quelle ironie!!

Mais, j' le sens, il faut qu' j'abrège

.....

nous dit l'auteur de la plainte. Faisons comme lui!

A 2 heures, les troupes passées le matin en revue et amenées à grand' peine sur le pont de la Guillotière voient arriver les hussards du 4^e régiment venant de Bourgoin et criant : Vive l'Empereur! Aussitôt on fraternise et l'on jette dans le Rhône les poutres d'une barricade élevée à la hâte pour arrêter les troupes de Bonaparte.

Macdonald, de Chabrol, le comte de Damas, lieutenant-général de la garnison, se voyant abandonnés des troupes, imitent à leur tour l'exemple du comte d'Artois et se sauvent en toute hâte.

A 9 heures du soir, Napoléon entrait à Lyon, acclamé par la population.....

..... Napoléon entouré
De tout un peuple pour cortège
Entre et loge à l'Arch'vêché
D'où d'Artois est déniché,
Quand l' soir fut venu, peut-être
Dans tout' la ville de Lyon
On n'aurait pas, sans lampions
Découvert un' seul' fenêtre;
Mêm' la place Bellecour
Fut illuminée à jour

Et la plainte poursuit sur ce ton solennel le récit des ovations faites à Napoléon. On sait que c'est de l'archevê-

ché que l'empereur lança, le 15 mars 1815, la fameuse proclamation qui se terminait par cette phrase demeurée célèbre :

« Lyonnais, je vous aime! »

Le *Journal du département du Rhône*, que j'ai eu la bonne fortune de retrouver dernièrement complet au fond d'un bric-à-bric, commence, lui aussi, son premier numéro, daté du 11 mars 1815, par cette phrase délirante d'enthousiasme :

« Honneur! Gloire! Patrie! Enfin nous les avons revues, ces aigles mille fois triomphantes et jamais vaincues! Oh quelle journée que celle du 10 mars! »

On voit que journaux et complaintes chantaient à l'unisson avec la même emphase la gloire de Napoléon.

Celui-ci nomma Fourier, préfet, Jars, maire de Lyon, et commandant supérieur Mouton-Duvernét qui devait payer de sa vie, le 27 juin 1816, sur le quai des Étroits, son dévouement à l'empereur.

Le 13 mars, à 2 heures après midi, Napoléon quittait Lyon pour se rendre à Mâcon.

Mais notre complainte ne serait pas complète si elle ne se terminait par une morale, comme toute complainte qui se respecte.

Voilà donc celle qui termine l'œuvre :

Un' moralité profonde
R'ssort de cet événement
Il nous fait voir clairement
Que tous les princes du monde
Sont, quand l'peuple le veut bien,
Avec lui, tout; sans lui, rien.

Mon fragment du manuscrit s'arrête ici et je ferai comme lui, car, en achevant de parcourir le recueil des satires de Castellan, je craindrais de réveiller les colères endormies.

La *Formation de la garde Nationale*, pendant les Cent-Jours, est à la rigueur assez bénigne. L'auteur s'y livre à toute une série de calembours et de coq-à-l'âne à propos des officiers nommés d'abord à l'élection, puis destitués par le comte Rœderer, commissaire extraordinaire de Napoléon.

Mais la satire au sujet de « *M. le Maire de Lyon* », sur l'air de « *Cadet Roussel* », contient certains couplets qui, pour flageller avec à-propos les prétentions tyranniques de M. le comte de Farges, n'en paraîtraient pas moins déplacés ici, au moins dans la forme.

On connaît, et l'on en rit beaucoup à l'époque, l'ordonnance de M. le Maire, du 25 octobre 1817, concernant les décrotteurs (art. III de l'ordonnance).

C'est assez dire que l'auteur des satires n'a rien omis des travers odieux qu'il livrait à sa muse impitoyable.

Son adresse en vers, *aux électeurs du département du Rhône*, détermina un grand nombre d'électeurs à voter pour Camille Jordan, candidat de l'opposition; aussi le couplet fut-il reproduit par toutes les feuilles libérales de Paris. Camille Jordan ayant été élu par le collège de Bourg en même temps que par celui de Lyon, opta pour le département de l'Ain qui lui avait donné son premier mandat.

Passons sous silence les couplets un peu lestes du *Conseil de guerre*, d'une forme très pittoresque dans leurs vers et dans leur chute, mais un peu risqués dans le fond.

Pour la fin des œuvres de Castellan, nous renverrons le chercheur à l'opuscule de Boitel. Il nous suffira d'y avoir ajouté le nom du chansonnier qui méritait mieux que l'oubli.

Eugène BERLOT.